AUGUSTE LACAUSSADE 1815–1897

Les bois détruits

A la mémoire de mon ami Louis Féry d'Esclands, de l'île Bourbon

J'ai vu des nobles fils de nos forêts superbes
Les grands troncs abattus dispersés dans les herbes,
Et de l'homme en ces lieux j'ai reconnu les pas.
Renversant de ses mains l'œuvre des mains divines,
Partout sur son passage il sème et les ruines
Et l'incendie et le trépas.

Que de jours ont passé sur ces monts, que d'années
Pour voiler de fraîcheur leurs cimes couronnées
D'arbres aux troncs d'airain, aux feuillages mouvants !
S'il faut, hélas ! au temps des siècles pour produire,
A l'homme un jour suffit pour abattre et détruire
L'œuvre séculaire des ans.

Sur ces sommets boisés qu'un souffle tiède embaume,
Ma muse, blonde enfant qui naquit sous le chaume,
Vers des cieux bleus et clairs essaya son essor ;
Et butinant leur miel aux fleurs de Salazie,
Elle errait et cueillait sa fraîche poésie,
Légère abeille aux ailes d'or.

Peut-être avant le jour où ma tête blanchie
Penchera vers le sol, pesante et réfléchie,
Revenant à ces lieux demander leurs abris,
Je reverrai des monts sans verdure et sans ombres,
Et, pleurant en secret nos solitudes sombres,
Je gémirai sur leurs débris.

Je veux fermer mon cœur aux douloureux présages…
O gigantesques monts où dorment les nuages,
De vos arbres sur nous balancez les arceaux !
Défendant vos beaux flancs des haches meurtrières,
Que notre main conserve à vos têtes altières
Leurs chevelures de rameaux !

Et vous, doux habitants de ces lieux solitaires,
Hommes simples et purs, aux mœurs hospitalières,
Respectez-les, ces bois qu'ont respectés les ans !
Laissez sous leur verdure et leurs ombres profondes
Errer les couples blancs, jouer les têtes blondes
Des colombes et des enfants.

Joignez à l'arbre fier de sa haute stature
L'humble arbuste où l'oiseau trouve sa nourriture ;
Aux marges du torrent qui bouillonne argenté,
Laissez rougir la fraise et la framboise éclore ;
Que la pêche y suspende au soleil et colore
Son fruit au duvet velouté.

Que la brise, agitant vos touffes de jam-roses,
Épanche autour de vous la douce odeur des roses ;
Que leur dôme embaumé s'incline sur les eaux ;
Sous leur voûte cachez vos maisonnettes blanches,
Comme on voit, suspendus dans l'épaisseur des branches,
Les nids ombragés des oiseaux.

Restez sourds aux conseils d'une avide opulence ;
De sagesse et d'amour vivez dans le silence.
Le trésor le plus pur vient de la paix des cœurs.
Mais chassez l'étranger de vos bois centenaires,
Car il profanerait de ses mains mercenaires
Vos forêts vierges et vos mœurs !

Qu'ont-ils fait de nos bois, qu'ont-ils fait de nos terres,
Ces défricheurs venus des plages étrangères,
Par un vent de malheur sur nos grèves jetés ?
Ne voulant voir en eux que des déshérités,
Notre île hospitalière accueillit leur détresse
En mère, et sur leurs deuils mesura sa tendresse.
Abritant leurs fronts las, de son ciel tiède et pur
Elle étendit sur eux la coupole d'azur ;
Sous leurs pieds écartant les épines jalouses,
Elle ouvrit le velours de ses molles pelouses,
Fit chanter, pour bercer leurs souvenirs amers,
Les oiseaux de ses bois et les flots de ses mers,
Et leur prouva par l'acte et non par la parole
La chaude loyauté de l'amitié créole.

Mais tes fils adoptifs ont trahi tes bontés.
Ils ont porté la mort dans tes champs dévastés.
Le froid amour de l'or éteignant dans leurs âmes
Le foyer virginal et noble aux belles flammes,
Ils ont privé ton ciel de ses peuples d'oiseaux,
Tes plaines de leurs fleurs, tes nymphes de leurs eaux ;
Et, sapant tes forêts, ô ma mère ! leur glaive
Fit tomber de ton front ta chevelure d'Ève.
Et nous avons permis que leurs bras éhontés
Missent à nu les flancs qui nous ont enfantés !
Et sous nos yeux ils ont, de leurs mains libertines,
Profané les secrets de tes formes divines !
Et nous l'avons souffert ! et nos justes fureurs
N'ont pas honni, chassé ces durs dévastateurs
Que la vague en courroux, rebuts d'un autre monde,
Déposa sur nos bords comme une lie immonde !

O misère ! ô douleur ! Ce n'est pas tout encor,
Car ils nous ont légué leur appétit pour l'or :
A leur souffle glacé notre âme s'est flétrie ;
Nous n'avons plus au cœur l'amour de la patrie !
De la terre natale où dorment nos aïeux

Nous éloignons nos pas, nous détournons les yeux ;
Nous n'aspirons qu'à l'heure où gorgés de richesses,
Fuyant ces lieux, berceaux de nos pures jeunesses,
Nous pourrons dans le sein des lointaines cités
Étaler au grand jour nos sottes vanités !
Et pour voler au but où notre espoir s'attache,
Nous portons en tous lieux et la flamme et la hache ;
Et l'on ne voit partout que des champs dépouillés,
Que d'arides plateaux aux rocs noirs et pelés,
Qu'une herbe rare et jaune et des arbustes fauves
Sur les flancs décharnés de nos montagnes chauves ;
Et, courbés vers le sol, chaque jour dans son sein
Nous fouillons de la pioche et du pic assassin.
De nos champs épuisés, sans remords et sans trêve,
Notre lèvre acharnée a bu toute la sève ;
Et, desséchant ce sein qui nous a tous nourris,
Quand il n'est plus de lait dans ses vaisseaux taris,
Tout gonflés et repus du sang de notre mère,
Nous faisons voile, hélas ! vers la rive étrangère,
Et nous allons aux yeux des superbes cités
Étaler au grand jour nos sottes vanités !

O mère malheureuse ! ô mère délaissée !
Oui, garde sur tes yeux ta paupière baissée.
Je comprends ta tristesse et comprends tes douleurs,
Et mêle à tes regrets mes regrets et mes pleurs.
Plus de verte savane et d'ombreuses collines,
Où s'ouvrait la grenade aux perles purpurines ;
Plus de hauts cocotiers et de beaux orangers
S'affaissant sous le poids de leurs rameaux chargés ;
Et tu ne verses plus sur la mer langoureuse
Qui vient baiser tes pieds de sa vague amoureuse,
Les souffles parfumés et les fraîches senteurs
De tes arbres si beaux que les oiseaux pêcheurs,
Fuyant des flots émus les rumeurs éternelles,
Venaient s'y reposer pour embaumer leurs ailes !
Mais tout n'est pas perdu, mère, console-toi !

Il te reste des fils qui t'ont gardé leur foi,
Qui, n'empruntant jamais leur vol aux hirondelles,
Quand tout te trahirait te resteraient fidèles,
Et qui, pour te servir jusqu'à leur dernier jour,
A défaut du génie auront du moins l'amour !
Et près d'eux j'en sais un qui, sevré de tendresses,
Du sort n'a point connu les prodigues caresses ;
Mais qui, fils de tes flancs, fidèle humilié,
Se consolant en toi de lutter oublié,
Se souviendra toujours que ses lèvres jumelles
Ont sucé l'existence à tes brunes mamelles.

Il ira, cet enfant dont le front révolté
Porte un natal reflet de ta mâle âpreté,
Il ira sur tes monts où siègent les nuages,
Bleus palais éthérés de l'esprit des orages;
Et là, seul avec toi, si dans l'ombre des nuits
Il exhale en secret l'hymne de ses ennuis,
Mère, à sa voix pardonne un accent de colère :
Cette voix dut flétrir ta honte séculaire.
S'il naquit pour chanter les bois, les eaux, les fleurs,
Le sort ne lui fut pas avare de douleurs;
Enfant né pour le jour, persécuté par l'ombre,
Il sait ce que la vie a de dégoûts sans nombre;
Aussi, triste, mais calme et bravant tout écueil,
Il va seul à son but dans son tranquille orgueil.
Sur les sommets altiers, sur la montagne austère,
Il marche loin des pas des heureux de la terre;
Leurs injustes dédains à son âme ont appris
A payer leurs dédains d'un trop juste mépris;
Mais de ce cœur blessé l'indulgence hautaine
N'est jamais descendue au niveau de la haine;
Vers des dieux plus cléments il aspira toujours,
Et toujours la nature eut ses hautes amours.
Les torrents écumeux, la foudre et ses ravages
Ont façonné son âme à leurs concerts sauvages;
Mais son verbe attendri, pour célébrer tes bords,

O mon île! oubliera les farouches accords.
Pour chanter sur les monts ta verte Salazie
Sa lèvre épanchera le miel de poésie;
Et le jour où, donnant dans un dernier adieu
Sa dépouille à la tombe et son esprit à Dieu,
Il se reposera d'une existence amère,
Tu verseras peut-être une larme, ô ma mère!

183..